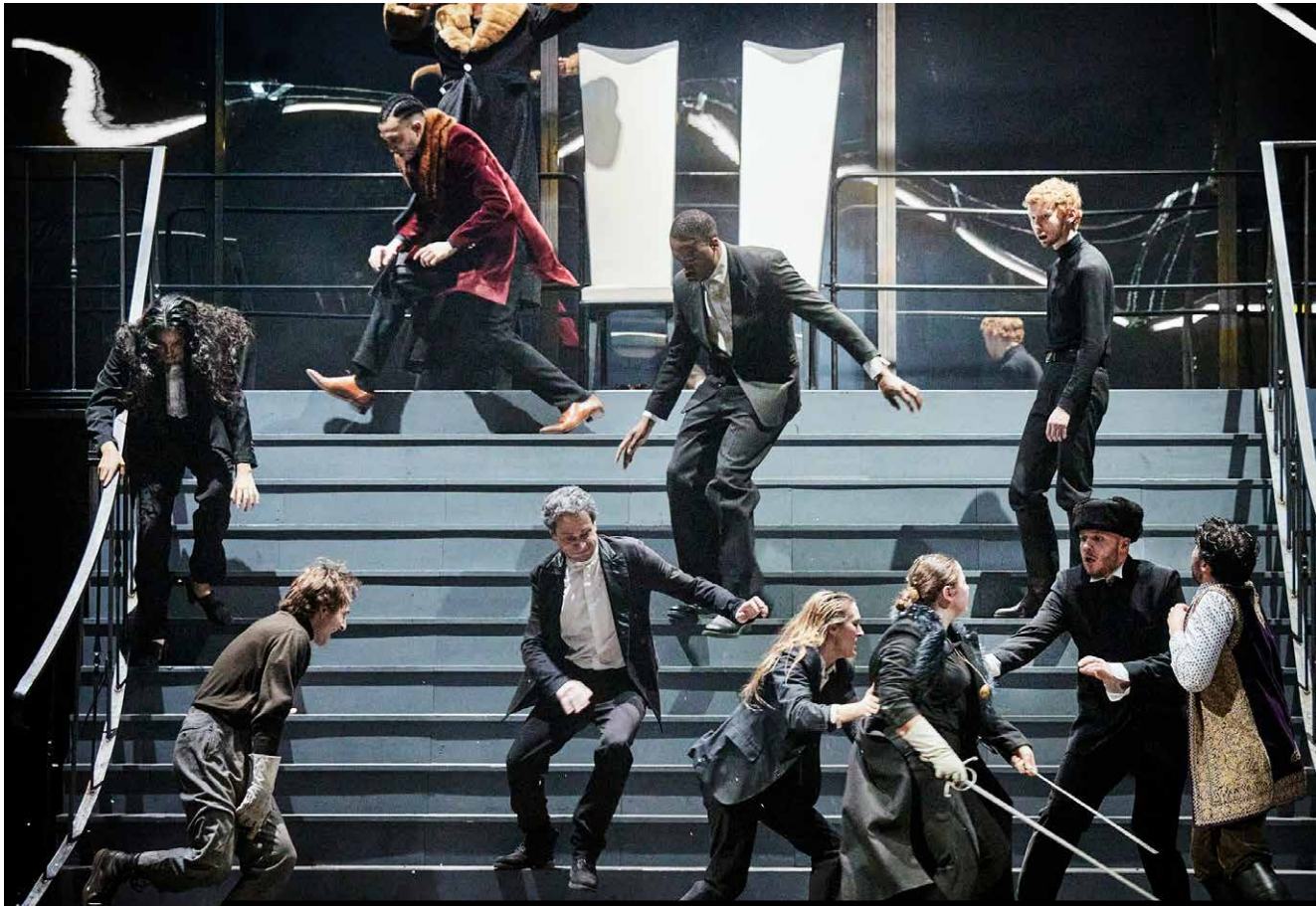




Centre dramatique  
national  
de Saint-Denis

DIRECTION  
JULIE DELIQUET



# Revue de presse

## *Hamlet(te)*

D'APRÈS **William Shakespeare**

MISE EN SCÈNE **Clémence Coullon**

# Hamlet(te) : Ophélie sauvée des eau(mmes)

Publié le 14 mai 2024



Photo Christophe Raynaud de Lage

**Hamlet, au féminin, se conjugue en Hamlet(te). Dans un spectacle mis en scène par Clémence Coullon, en compagnie d'une partie de sa promotion du Conservatoire National, le classique shakespearien fait un beau looping et retombe sur ses pattes. Des premiers pas entre rupture et tradition pour un spectacle abouti et prometteur.**

En dernière année de leur formation au Conservatoire National d'Art Dramatique, les élèves sont invités à mettre en scène un spectacle avec la moitié de la promotion. Soit 15 personnes. Un format au plateau qui se raréfie dans les conditions économiques actuelles de production, et qui restreint le périmètre des textes candidats. C'est dans ce cadre que Clémence Coullon a choisi le mythique, le monument shakespearien, la référence des références, ce Hamlet, auquel elle ajoutée un petit (te). « *Regardez-moi ça/ Cette facilité qu'on a d'assassiner les œuvres pour être originaux / Ce besoin d'être fantasque, pour exister ! / Ils ne peuvent pas s'en empêcher* » crie ironiquement le personnage de la dramaturge/ metteuse en scène dans ce *Hamlet(te)* un peu particulier qu'a repris le TGP (Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis). Un clin d'œil en forme de pied de nez, peut-être, des membres de cette troupe pleine d'énergie et de fantaisie pour les tenants de l'institution qui les ont accompagnés.

La jeune metteuse en scène qui a passé sa scolarité dans la fameuse Légion d'Honneur de cette même ville de Saint-Denis, établissement de jeunes filles dont l'éducation se fait à l'ancienne, dit avoir trouvé dans le théâtre l'espace de liberté qu'elle n'avait pas à l'école. Et, comme si une vie dessinait une œuvre, un équilibre entre respect de la tradition et tempérament iconoclaste irrigue en effet sa première création. De l'acte 1 à l'acte 3, tout se passe quasiment normalement. Une scène du fossoyeur a bien pu passer à la trappe. La distribution détonne un peu : tout le monde à le même âge et Ophélie n'est pas la jeune première éthérée à laquelle on est habituée. On sent que le spectacle joue avec les codes et les attentes, mais c'est bien ancré maintenant dans le théâtre que d'utiliser à plein sa capacité à s'écarter du réalisme. D'ailleurs, dans une scénographie grandiose construite par les ateliers du Conservatoire - en son centre un imposant escalier entouré de colonnes qui figure le château d'Elseneur - *Hamlet(te)* acquiert une aura de spectacle à gros moyens et l'allure d'une œuvre d'artiste confirmé. Spectre du père sur échasse comme un commandeur arachnéen, jeu qui tire vers le comique sans effacer ni la noirceur ni la cruauté et quelques passages survoltés - mention spéciale à un Polonius haut en couleurs et à un duo Rosencrantz/Guildenstern particulièrement drôle - déroulent alors un classique sans sortie de route bien que fouetté par la fougue de cette jeunesse. Quand soudain, alors qu'on se prépare à traverser un nouveau « *to be or not to be* », tout déraile.

Le fusil de Tchekhov passe par là. L'effet de surprise est complet et il s'agit de ne surtout pas l'affecter en le divulguant. Mais disons que le (te) du titre s'impose alors, qu'Ophélie échappe à sa mort programmée, que le texte de Shakespeare s'efface pour laisser place à une redistribution des rôles et une réflexion sur le théâtre - et sa masculinité - plutôt hilarante. La spontanéité d'une écriture de plateau, les fantaisies d'un théâtre débridé renversent alors le ronronnement du textuel classique avant que le dernier acte ne reprenne une forme de régularité. Il s'agissait bien d'une parenthèse. Le jeu de brouillage des identités aurait pu être davantage exploité, fouillé, regrette-t-on un peu. Sa capacité à faire trembler le monument et à faire rire et réfléchir le spectateur approfondie. Mais ce dernier acte opère une réconciliation entre rupture et tradition, crée son propre fil qui donne à l'ensemble une très belle unité. Clémence Coullon fait preuve à cette occasion d'une maturité étonnante : sens du rythme dans un spectacle qui frappe par son ampleur et sa fluidité ; direction d'acteurs (même si le texte s'entend parfois mal) tranchée et cohabitation de registres variés, utilisation de la scène spectaculaire et maîtrisée. Dans un spectacle où finalement on garde du théâtre ce qu'il faut en garder et où s'invente ce qui devient à y changer.

# la terrasse

## **Hamlet(te) : l'approche de Shakespeare de Clémence Coullon interrogée avec fougue les codes théâtraux**

Publié le 24 avril 2024



**Dans le cadre de Premiers printemps, temps fort du Théâtre Gérard Philipe autour de l'émergence artistique, Clémence Coullon présente Hamlet(te), sa première mise en scène. À la fois libre et respectueuse, son approche de Shakespeare interrogée avec fougue les codes théâtraux.**

Votre Hamlet(te) naît au sein du Conservatoire Supérieur d'Art Dramatique. Est-il d'emblée évident pour vous de vous confronter à Shakespeare pour une première mise en scène ?

Clémence Coullon : Ce n'est absolument pas évident ! Au départ, lorsqu'on me propose comme à tous les élèves de 3ème année de réaliser une mise en scène avec la moitié de la promotion - soit 15 personnes -, je ne pense pas du tout à Shakespeare. J'aime énormément cet auteur, mais m'y confronter si jeune alors que tant de mises en scène en ont été faites... Cela me semble insensé. Et puis, croyez-le ou non, je fais un jour un rêve qui me met Shakespeare dans la tête. Je me dis alors que si je ne le fais pas maintenant, je n'oserai sans doute pas le faire plus tard, alors je me suis lancée !

Votre titre nous met sur la piste d'une réflexion sur le genre. Est-ce cela que vous voulez entendre par le terme « variation » que vous employez pour décrire votre spectacle ?

C.C. : Je parle de « variation » en rapport avec l'accident qui survient à l'acte 3, alors que jusque-là nous avons respecté Shakespeare à la lettre, allant jusqu'à le jouer en costume dans un décors fait de colonnes et d'escaliers. Cet accident dont je préfère ne rien dévoiler ici remet d'un coup en question l'illusion, la construction d'un personnage, la répartition des rôles... Plus largement que la notion de genre, ce sont les conventions théâtrales et les stéréotypes qui sont interrogés.

Au moment de l'accident, votre écriture personnelle prend donc la place de celle de Shakespeare ?

C.C. : J'avais très peur de cela. Ce passage, qui dure environ 30 minutes sur deux heures de spectacle, m'a pris beaucoup de temps à écrire pour cette raison. Finalement, je dirais qu'il s'agit davantage d'une écriture de situation que d'une écriture à proprement parler. Les comédiens déploient un jeu proche du clown et du burlesque, deux langages qui me sont chers. Ils restent toutefois dans le tragi-comique shakespearien, pour ensuite revenir au texte à l'acte 5.

Votre spectacle s'est-il transformé entre sa création au Conservatoire et votre venue au TGP ?

C.C. : Tout à fait, c'est pour moi une recreation. Il nous a fallu retravailler le décor, qui est très grand car cela offre la possibilité de différents niveaux de jeu. Aussi, ayant depuis créé un autre spectacle - Le roi, la reine et le bouffon, qui sera présenté lors du Prix 13, festival de mise en scène au Théâtre 13 (21 mai - 8 juin 2024) -, mes envies d'écriture se sont précisées. Dans ces deux pièces toutefois, se jouent une même quête de liberté, un désir fort de sortie des stéréotypes. Cela vient sans doute en partie du fait que j'ai grandi au sein de la Maison d'éducation de la légion d'honneur de Saint-Denis, internat pour jeunes filles où j'ai compris que seul le théâtre me permettrait de me sentir bien. Ma joie de présenter mon premier spectacle à Saint-Denis est de ce fait d'autant plus grande.

Propos recueillis par Anaïs Heluin